

FILM AND MULTIMEDIA REVIEWS

La danse des Wodaabe. Productrice, réalisatrice, preneuse de son : Sandrine Loncke ; chef opératrice : Charlotte Krebs. 2010. DVD, 90 minutes. Avec le soutien du CNRS, du Ministère de la Culture, de la Société française d'ethnomusicologie, de l'Institut Angenius.

GÉRALD CÔTÉ

Université Laval, Québec

On est ici en présence d'un documentaire ethnographique où l'ethnomusicologue française Sandrine Loncke s'efface derrière les images, la danse, la musique et les témoignages des chanteurs et danseurs Wodaabe pour nous faire découvrir leur cérémonie annuelle du *daddo*, une fête référant aux codes éthiques de l'amour chez les Wodaabe. Les Wodaabe constituent un sous-groupe de Peuls, qui sont par tradition des pasteurs de la région sahélo-saharienne, que l'on retrouve dans une quinzaine de pays d'Afrique de l'Ouest. Nomades à l'origine, plusieurs d'entre eux se sédentarisent aujourd'hui, notamment en raison des problèmes liés à la désertification.

Un aspect intéressant du film réside dans le fait que l'auditeur peut se construire sa propre idée de la cérémonie des Wodaabe tout en découvrant leur rythme quotidien. Ayant rencontré des Peuls nomades en 2005 au pied des falaises de Bandiagarra en territoire dogon situé au centre du Mali, la difficulté d'approcher et surtout de photographier ces nomades vivant dans les régions périphériques du Sahara ne m'est pas inconnue. Or, Sandrine Loncke a réussi un remarquable exploit en pénétrant et

introduisant le spectateur dans l'intimité de la cérémonie du *daddo*, où deux lignages d'hommes s'affrontent en vue de séduire une femme par les moyens du chant et de la danse. La relation de confiance qu'a su construire la chercheuse avec son principal interlocuteur, Ouba Hassane, est en grande partie la source et l'inspiration même de cette œuvre exceptionnelle, un aspect souvent négligé par l'auditeur qui pourtant témoigne de l'expérience de terrain de l'ethnomusicologue.

Dès l'introduction, un lent plan panoramique nous fait pénétrer dans l'univers musical et dansé de la cérémonie jusqu'à l'épilogue poétique final, où l'on peut apprécier l'art chanté d'Ouba Hassane, personnage principal du film. Tout au long du documentaire, Loncke alterne les scènes de préparation de la cérémonie, de la performance du *daddo*, de la vie courante ainsi que des entrevues individuelles et collectives. Les allers-retours entre ces différentes scènes, rendus possibles par le montage, livrent à l'auditeur des repères culturels pertinents afin de comprendre la cérémonie et son sens pour les Wodaabe. Les informations fournies dans le documentaire ne permettent pas de détailler chacune des étapes comme le ferait une étude plus exhaustive du rituel à travers la publication d'ouvrages ou d'articles scientifiques, ce que Loncke a d'ailleurs déjà produit en 2000, 2002, 2006 et 2008. Toutefois, il s'agit ici d'un choix cinématographique ethnographique caractérisé par l'effacement du réalisateur et/ou du commentateur au profit de la spontanéité des interlocuteurs autochtones dont les entrevues choisies vont à la fois structurer

et dévoiler le sens du film. Cet exercice est toujours très risqué et ne peut jamais remplacer une étude écrite.

En revanche, Loncke nous offre une vue intérieure des pratiques qui est un complément indispensable au travail d'écriture et d'analyse. Lors de l'épilogue, l'auditeur peut toutefois éprouver une légère frustration quant à la non compréhension des dialogues. À cet instant précis, on peut se demander si le choix de la réalisatrice de ne pas mettre de sous-titres vise à éviter une distraction mentale à l'égard de l'ambiance émotive profonde, ou tout simplement, à soutenir une atmosphère plus dramatique, procédé courant dans le langage cinématographique où la fin se doit d'être particulièrement émouvante pour marquer le spectateur. Cet élément a néanmoins peu d'importance face aux scènes filmées avec efficacité par Loncke et son équipe, qui présentent des images d'une excellente qualité, des cadrages précis par l'intermédiaire d'une caméra discrète qui a su éviter les pièges du voyeurisme des reportages à fonction promotionnelle.

Le film procure des moments uniques où les échanges entre les principaux protagonistes nous révèlent les secrets qui sous-tendent leur croyance fondamentale, leurs valeurs, leur sens esthétique, et ce, à travers la grande cérémonie de six jours et six nuits d'une des danses importantes du rituel, la *geerewol* (les autres danses sont la *yaake* et la *ruumi*).

Je pense entre autres à ce Peul qui enseigne le chant et la danse aux enfants, au témoignage de crainte des jeunes à l'égard de leurs aînés, aux propos des femmes qui nous renseignent sur leur

relation avec les hommes au sein de leur tradition, au moment où un ancien explique le sens de la tradition wodaabe à un adolescent, ainsi qu'à l'émouvant témoignage d'Ouba Hassane qui partage sa tristesse quant à la disparition progressive de sa culture au sein des grandes villes d'où émergent les nouvelles mentalités des générations montantes.

En plus de laisser toute la place à ses interlocuteurs, Sandrine Loncke a su leur poser les bonnes questions afin de créer un climat de confiance que le spectateur perçoit aisément, élément qui m'apparaît comme étant une des plus grandes réussites du documentaire. L'ethnomusicologue française nous offre un documentaire ethnographique modèle, entremêlant des scènes de fête et des scènes du quotidien à l'aide de séquences méticuleusement sélectionnées et adroitement montées tout en laissant une place essentielle à l'expression spontanée des Peuls nomades qu'elle a rencontrés.



Chants de la terre aux trois sangs. Musiques rituelles des Toraja de l'île de Sulawesi, Indonésie. Dana Rappoport. 2009. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme / Éditions Épistèmes. 395pp, 2 livres, DVD-ROM.

ÉRIC VANDAL
Université de Montréal

De par la nature même des objets qu'elle étudie et à chaque époque de sa courte histoire, l'ethnomusicologie a toujours su aisément intégrer les nouveaux supports médias. Au cours des années, au côté